

LE JOURNAL

DU FESTIVAL DES ÉCRIVAINS DU SUD 2025



L'ÉCRIVAIN, L'ÉDITEUR ET LE LECTEUR
14 PORTRAITS D'ÉCRIVAINS PAR LES ÉTUDIANTS DE L'EJCAM

Les articles qui composent ce journal sont le fruit d'une collaboration entre la Direction de la Culture de la Ville d'Aix-en-Provence et l'École de Journalisme et de Communication - Aix-Marseille Université. Les étudiants de 3ème année sont rentrés en contact avec les auteurs, ont réalisé un entretien et ont ensuite écrit les articles sous l'œil bienveillant de Claire Tomasella, Maîtresse de conférences et co-responsable du master en journalisme.

Paule Constant : « Je suis amoureuse de l'écriture des gens »

Par Marylou GROTTTELLI & Elinor LIARDET



©F. Mantovani Gallimard

Paule Constant est une romancière, ainsi que la fondatrice du Festival des Écrivains du Sud, un événement qui réunit des auteurs aux univers variés. Son œuvre, centrée sur l'exil et les relations humaines, reflète son engagement pour la littérature et l'identité.

Dès ses débuts, Paule Constant s'est nourrie des mots des autres. Enfant, elle lit en cachette des romans « pour les grands » et découvre des univers qui lui semblent parfois

hermétiques. « *Dans la lecture, il y a beaucoup de parts d'écriture. Quand on ne comprend pas, on devine, et ça fait marcher une sorte de création* » Cette imagination précoce, alliée à une enfance marquée par le voyage - de l'Afrique à la Guyane en passant par l'Asie - a façonné son regard sur le monde.

Écrire n'était pourtant pas une vocation immédiate. Ce n'est qu'à l'âge adulte, après son installation à Aix-en-Provence en 1978, qu'elle décide de se lancer dans l'écriture avec un projet ambitieux. Elle cherche à bâtir une œuvre cohérente, où chaque roman s'inscrit dans un ensemble. Pour Paule Constant, écrire est un engagement. Elle nous partage d'ailleurs qu'elle « *écrit pour faire reculer les murs* ». Dans ses livres, elle parle de sujets essentiels et controversés, allant de la condition féminine aux textes anticolonialistes. « *Je crois que mes thèmes, c'est l'humanité* ».

Son premier roman *Ouregano*, publié en 1980 chez Gallimard, intrigue autant que le prénom de son autrice. La maison d'édition la prend dans un premier temps pour un homme. Une méprise qu'elle accueille avec légèreté, voyant en cette confusion, l'écho d'une écriture neutre, non genrée. Son talent est rapidement reconnu : Paule Constant est lauréate du prix Valéry Larbaud, puis finaliste du Goncourt en 1994. Cependant, la reconnaissance publique n'efface pas les obstacles : « *Ma famille a trouvé détestable que j'écrive* ». Ses proches avaient du mal à accepter non seulement les sujets qu'elle explorait, mais également ses prises de position. Mais rien n'altère son désir d'écrire. La

consécration arrive en 1998, avec son ouvrage *Confidence pour confiance*, qui lui vaut le prix Goncourt. Une récompense prestigieuse, mais qui change néanmoins les regards portés sur elle.

« *J'ai eu le Goncourt et après j'étais une bonne femme qui écrit des livres* », juge celle qui compte parmi les romancières françaises les plus traduites, allant de l'iranien au bachkir.

Une romancière aux commandes d'un festival

Parallèlement à sa carrière de romancière, Paule Constant s'investit autrement dans la vie littéraire. Professeure, elle fascine ses élèves étrangers par les nombreux prix qu'elle a obtenus. Ils l'encouragent alors à créer son propre prix, et de ce pari naît « Les Écrivains du Sud ». Avec le soutien de son mari, Paule Constant organise chaque détail de cette manifestation, du choix des auteurs à l'hébergement en passant par les trajets en train. Elle les accueillait chez elle, partageant avec eux de précieux moments de vie. « *C'était extraordinaire parce qu'on était tous ensemble* ». De ces débuts, elle ne garde que des souvenirs passionnés.

Toujours à la tête du festival Les Écrivains du Sud, Paule Constant veut en faire un véritable espace de dialogue, loin des salons du livre conventionnels « *où les écrivains ne font que signer* ». Un lieu où la littérature se vit, se débat et se partage. Elle insiste sur la qualité des échanges, la diversité des voix et la nécessité de sortir des circuits purement commerciaux, veillant elle-même à la sélection des écrivains parfois méconnus du grand public. Paule Constant croit également en la force du lien entre l'écrivain, l'éditeur et le lecteur, un trio indissociable mis à l'honneur cette année lors du festival.

Paule Constant sait qu'en choisissant d'écrire, elle fait également le choix d'une vie faite d'imagination et de fantaisies. « *Écrire, c'est sortir du monde. Vous ne pouvez pas vivre et écrire. Je me demande si ce n'est pas plus intéressant de vivre et d'écouter les autres, que de créer un monde et d'échapper à celui-ci* ». À 81 ans, la romancière ne peut néanmoins se résoudre à poser sa plume et à quitter ses mondes imaginaires. « *J'ai encore trois bonnes histoires en tête* », confie-t-elle, preuve que la passion l'anime toujours.

Mokhtar Amoudi, entre réalité et fiction, la littérature comme héritage

Par Mattéo BIE & Jean-Maël GABRIEL



©F. Mantovani Gallimard

Skander est-il Mokhtar Amoudi ? L'auteur des *Conditions Idéales* partage de nombreux points communs avec son protagoniste et il est donc parfois difficile de les distinguer.

Comme lui, il est né en 1988 et a grandi dans la banlieue parisienne de Seine-Saint-Denis. Ils partagent de plus les mêmes origines algériennes, ce même récit familial parfois difficile et surtout empreint d'événements qui contribueront

à leur maturité. Mais l'écrivain ne propose pas une autofiction ou une autobiographie. Il a souhaité certes écrire son histoire, mais « *en roman et non un récit* ». Il précise : « *le roman, c'est le spectacle* ». Skander est donc un personnage à travers lequel l'auteur raconte quelque chose de plus grand que lui, l'amour,

l'argent, l'amitié. Ce n'est qu'à la fin du roman qu'il rejoint ce personnage pour devenir Skander. Skander se lançant dans les mêmes études de droit que Mokhtar, études qui ont ensuite amené notre auteur à écrire ce livre dont le personnage principal fait maintenant partie de lui.

C'est une histoire marquée par l'Aide sociale à l'enfance que Skander partage aussi avec Mokhtar. Mais à nouveau, l'auteur n'a pas voulu s'en tenir à témoigner de sa propre expérience. En ce qui concerne cette expérience, il tient à corriger l'image que l'on pourrait en avoir : « *J'avais une Playstation comme tout le monde* ».

Mokhtar Amoudi est aussi un grand lecteur, surtout de classiques. *Les Illusions perdues*, *Crime et châtiment* et *Voyage au bout de la nuit* l'inspirent. Des influences qui donnent à

son œuvre des airs de roman d'apprentissage, mais qui l'ont surtout énormément marqué en l'accompagnant dans l'entrée à l'âge adulte, période difficile marquée par le décès de sa mère. C'est aussi cette période, jalonnée de lectures multiples, qui l'amènera à passer du lecteur à l'écrivain.

En plus de la littérature, Mokhtar Amoudi puise aussi dans la musique pour trouver ses inspirations lors de son processus d'écriture. Grand amateur de rap, il réécoute les morceaux de son adolescence dans le but de ressentir certaines émotions qui appartiennent au passé.

Cette nostalgie, il la justifie ainsi : « *Réécouter les musiques d'avant pour retrouver cette haine et continuer à écrire.* » La richesse de sa plume trouve sa source dans ses souvenirs, lui permettant alors de laisser libre cours à son imagination débordante.

Son premier livre est un succès, il remporte le prix Goncourt des détenus et affirme par cette récompense son statut d'écrivain en pleine ascension. Mais les conditions de travail sont parfois éprouvantes, les salons littéraires et les interviews s'accumulent, une expérience que l'écrivain accueille d'abord avec enthousiasme.

Pourtant, malgré son travail comme analyste à la Caisse des Dépôts et Consignations, son art est en pleine évolution. Avec le projet d'un deuxième livre en préparation, la littérature ne le quitte jamais, comme en témoignent ses propos sur ce dictionnaire qu'il garde toujours à ses côtés : « *C'est de là que tout part, le dictionnaire, c'est ça le plus important pour le langage.* » Une manière de rappeler que les mots, avant tout, sont au cœur de son parcours.

Rencontre le Vendredi 28 mars 14h Amphithéâtre de La Manufacture

Andreï Makine, l'écrivain au-delà des frontières de l'histoire

Par KENZA RAHAL & NATACHA ABDALLAH



Andreï Makine se démarque par une vision ancrée dans son héritage culturel.

Andreï Makine, écrivain franco-russe, s'est imposé sur la scène littéraire par une œuvre marquée par la mémoire, l'exil, l'amour et la quête d'identité. Sa voix singulière, entre deux cultures, explore avec une rare profondeur les blessures de l'histoire et la place de l'individu face aux bouleversements du monde moderne.

« *La Russie dont je parle dans mes livres n'existe plus, car elle a disparu avec la chute de l'URSS...* »

Que reste-t-il d'un pays qui n'existe plus ? Andreï Makine explore, à travers son œuvre, les traces indélébiles laissées par la disparition de la Russie soviétique. Dans ses romans, Andreï Makine interroge la manière dont l'histoire bouleverse les vies et forge les identités. Pour lui, chaque récit est l'occasion de questionner l'héritage historique et de montrer comment les personnages cherchent à se retrouver dans un monde en perpétuelle mutation. Son écriture est une tentative de capturer ce qui subsiste après la disparition d'un monde, une quête des vestiges du passé qui hantent le présent.

Le dernier roman de Makine, *Prisonnier du rêve écarlate*, publié en 2025, sera présenté lors du festival. Ce livre raconte l'histoire de plusieurs personnages, dont Daria, une figure féminine marquée par l'histoire de la Russie et l'exil. À travers son personnage, Makine explore les forces invisibles, mais fondamentales, qui traversent son pays. Daria, par son amour et son dévouement, redonne espoir à ceux qui ont été laissés pour compte. Ce roman s'inscrit dans la lignée de son œuvre, poursuivant la réflexion sur la mémoire, l'histoire et les illusions qui façonnent les sociétés humaines.

L'écriture de Makine se définit par sa résistance à la superficialité du monde moderne. Il choisit une voie de lenteur et de réflexion, loin des exigences du marché littéraire.

« *Le voyage qui a donné naissance à l'histoire racontée dans Prisonnier du rêve écarlate date de 1992, et nous sommes en 2025.* »

Cette phrase illustre son engagement envers une écriture de long terme, où chaque mot est mûrement pesé, loin des tendances

éphémères de l'édition contemporaine. Il refuse de céder aux impératifs du marché et préfère une écriture qui s'inscrit dans la durée, une œuvre qui survit aux effets de mode et aux injonctions de l'immédiateté.

Makine s'inspire largement de la littérature russe, notamment de Dostoïevski et de Tolstoï, tout en étant aussi marqué par Flaubert, dont il adopte la maxime : « *Faire et se taire.* ». Ces influences nourrissent son regard critique sur la société et son engagement à dépeindre les tensions humaines dans un monde en constante évolution. Il privilégie la profondeur, l'essence des personnages et des idées, convaincu que l'écrivain doit se préserver des distractions du présent pour capter la vérité des choses.

« *Il s'agit d'une réelle fidélité à mes convictions de jeunesse. L'idée d'un changement en profondeur de notre monde humain ne m'a jamais quitté.* »

Cette quête de vérité et de constance dans son écriture fait de lui un écrivain intransigeant, refusant toute compromission avec les attentes du moment. Son message aux jeunes écrivains est sans équivoque : « *Tracer calmement sa voie, sans se laisser distraire par les cris hostiles des corbeaux ni les chants flatteurs des sirènes. Se rappeler ces paroles de Kipling : « Le succès et l'échec, ces deux imposteurs ». Ne jamais succomber aux tentations faciles du goût du jour, du confort de la pensée dominante.* »

Makine souligne aussi l'importance de la connexion sincère avec ses lecteurs : « *La rencontre avec un seul vrai lecteur, sincère et profond, vaut infiniment mieux que les suffrages volatiles de la foule décérébrée.* » Pour lui, les véritables échanges ne se trouvent pas dans les applaudissements collectifs, mais dans la rencontre intime entre l'écrivain et celui qui perçoit réellement la profondeur de son écriture. Il évoque cette relation comme celle entre « *âmes sœurs* », une complicité où l'écriture touche le cœur et l'âme du lecteur.

Membre de l'Académie française, Makine relativise son appartenance à cette institution prestigieuse : « *Non, ce n'est pas le fait d'appartenir à une institution, aussi glorieuse soit-elle, qui ferait d'un auteur une figure majeure de la littérature française. Seule compte la valeur de l'œuvre accomplie.* ». Il considère que seule la postérité pourra juger de la portée réelle de son travail, et que l'essence de l'écriture réside dans cette quête de vérité qui traverse le temps.

Loin des projecteurs médiatiques, Andreï Makine mène une vie

simple, consacrée à l'écriture et à l'observation du monde. Discret sur sa vie privée, il préfère concentrer son énergie sur sa réflexion littéraire. Loin de renier ses racines russes, il les intègre dans sa recherche plus large sur l'humanité et l'identité. Son œuvre ne cesse de questionner la place de l'homme dans le monde moderne, de l'histoire individuelle à l'histoire collective, et la manière dont chacun se réinvente face aux bouleversements sociaux et politiques.

Aujourd'hui, l'écrivain continue d'avancer, fidèle à ses convictions et à sa quête de vérité. Il travaille sur un nouveau livre qu'il décrit comme le prolongement naturel de son dernier livre : « *Je suis en train de l'écrire, mais il ne pourra pas être séparé de mes livres précédents.* ». Ce projet futur témoigne de la continuité de son œuvre et de sa volonté de ne jamais rompre avec la profondeur de sa réflexion.

L'écriture de Makine est un acte de résistance contre l'oubli, contre la facilité, contre la superficialité du monde moderne. Né en 1957 à Tchita, en Sibérie, il quitte l'URSS en 1987 pour fuir la censure soviétique et s'installe en France. Élevé par sa grand-mère, figure clé de son univers, elle incarne la transmission de l'histoire et de la culture russes, lui léguant un amour profond pour la littérature.

Mais ce qui marque son travail littéraire, c'est une approche qui échappe aux attentes contemporaines. Il écrit sans se laisser influencer par les tendances du moment, loin des impératifs éditoriaux. Son engagement envers une écriture de long terme, fidèle à ses convictions, traduit une vision exigeante de la littérature.

Ainsi, Andreï Makine continue d'inscrire son œuvre dans une réflexion profonde et intemporelle, où l'histoire et la mémoire se rencontrent pour mieux interroger l'avenir.

Rencontre le Vendredi 28 mars 14h30 Sciences Po

Philippe Le Guillou, gardien du sacré et des mots

Par Céliann GABRIEL & Aurélien COUESTE



© F. Mantovani - Gallimard 2020

Philippe Le Guillou se décrit en un mot : « *fidélité* ». Fidélité aux œuvres, à un univers, à une région, la Bretagne. Fidélité à une foi, le christianisme. Fidélité aussi à une quête, celle du sacré. Romancier prolifique, essayiste inspiré, il assemble les mots avec une sensibilité profonde, un amour sans failles pour les mythes, les paysages et les couleurs de la Bretagne, sa terre natale. Son œuvre, à la fois spirituelle et charnelle, s'apparente à une tentative de réenchanter le monde

moderne grâce à la puissance du langage.

« *C'est la littérature qui donne un sens à mon existence* »

Né en 1959 au Faou, Philippe Le Guillou grandit face aux rivages du Finistère, territoire qui devient la source de son imaginaire.

« *Fasciné* » par la mythique ville engloutie d'Ys dans la baie de Douarnenez, il développe dès l'enfance une imagination nourrie par les paysages maritimes, les forêts et les contes des chevaliers de la Table Ronde. Ce monde marqué par le sacré exerce sur lui une fascination profonde. Les églises baroques du Finistère, les « *accents presque italiens* », les forces naturelles omniprésentes aussi, constituent une matière profonde pour ses œuvres.

L'écrivain perçoit déjà la mort comme une rupture mystérieuse, un passage vers un ailleurs. Ces éléments, loin de se limiter à des souvenirs d'enfance, nourrissent encore aujourd'hui ses rêveries et ses écrits littéraires.

Lecteur passionné de Rimbaud, Flaubert et Proust dans sa jeunesse, il impose, dès ses premiers romans, une écriture mystique et lyrique. Un style qui puise dans ceux de Julien Gracq ou Patrick Grainville, deux de ses inspirations majeures, qui, eux

aussi, s'efforcent de capter les signes du sacré dans le quotidien.

Auteur de son premier roman il y a plus de 40 ans, honoré par le prix Médicis en 1997 pour *Les Sept Noms du peintre*, l'auteur breton s'est depuis longtemps affirmé comme une figure majeure de la littérature contemporaine. Dans ce roman qui lui a valu cette prestigieuse récompense, il suit Erich Sebastian Berg, un peintre en quête de sens à travers ses voyages et ses créations. Une œuvre qui interroge la place de l'artiste dans un monde en crise et explore également les thèmes de la solitude, l'engagement et la quête de vérité à travers l'art.

En 2019, l'incendie de Notre-Dame de Paris marque un tournant dans sa réflexion sur le sacré et la transmission. Depuis le pont des Arts, il découvre les flammes qui ravagent l'un des symboles les plus puissants du patrimoine spirituel et culturel français. Il reconnaît que c'est de « *l'immense émotion des gens* » observée ce jour-là que naîtront les premières inspirations qui mènent à *Notre-Dame de l'univers*. Un essai dans lequel il explore à la fois l'histoire de la cathédrale et les défis de sa reconstruction. L'auteur reconnaît également avec sensibilité et réflexion la manière dont la modernité se connecte à ses origines et dont le sacré trouve encore sa place dans la société actuelle.

Lorsqu'on l'interroge sur ce que la littérature peut apporter dans le monde numérique et instantané dans lequel nous vivons, il affirme qu'elle représente une certaine « *porte de sortie* » dans nos quotidiens, une forme de « *projection peut-être dans un monde autre que celui que nous connaissons* ». Il revendique son écriture comme atemporelle, où la langue est le « *premier matériau d'un livre (...)* une cathédrale qu'il faut sans cesse rebâtir ».

Rencontre le Vendredi 28 mars 16h15 Amphithéâtre de La Manufacture

Olivier Norek, sur le terrain, de policier à écrivain

Par Clara BALIQUE & Sarah VALENTIN



© Delphine Blist

Olivier Norek, l'auteur dont les nuits sont hantées par des terreurs nocturnes, les journées bercées par la musique. Grand admirateur de Hans Zimmer, il reconnaît à la musique une puissance narrative. C'est pourquoi, il préfère écrire dans le silence, de peur qu'elle ne prenne le dessus sur son récit. Bien qu'il ait servi pour les forces de l'ordre pendant dix-huit années, le désir de s'adonner à un métier artistique a toujours

grondé en lui. C'est à l'occasion d'un concours de nouvelles qu'il se lance dans l'écriture. « *J'avais envie de montrer un policier d'aujourd'hui un peu différent* », explique-t-il, souhaitant dépeindre une image plus fidèle et nuancée des forces de l'ordre que celle souvent véhiculée dans les livres.

Aujourd'hui, une bibliothèque remplie de livres entre lesquels se cachent quelques photos, orne les murs de son appartement. Derrière un rideau se cache un tableau blanc, son « *tableau criminel* ».

Aujourd'hui vide, il est l'héritage de son ancienne vie professionnelle en tant qu'enquêteur à la police judiciaire de Paris ; car oui, Olivier Norek a « *papillonné professionnellement* » avant de trouver sa voie. C'est ce tableau qui lui permet d'écrire ses romans. Pour chacun d'eux, il y inscrit ses personnages, les lieux, et les relie avec des fils rouges. Une image digne d'une série policière. Il a également pour habitude de tout écrire sur des fiches bostols qu'il accroche sur ses fenêtres. Quand la lumière peut à nouveau rentrer dans son salon, c'est le signe qu'il a terminé son roman.

Les aventures vécues pendant presque vingt ans comme policier, sont sa source principale d'inspiration. C'est le cas de *Code 93*, son premier ouvrage publié en 2013. Ce roman, le premier d'une longue série, raconte l'aventure du capitaine de police Victor Coste, devant un « *cadavre, émasculé, qui rouvre les yeux sur la table d'autopsie* ». Dans chacun de ses livres, il fait « *en sorte qu'il y ait deux, trois personnages de mon expérience que j'ai mixés en un seul, pour que personne ne puisse vraiment se reconnaître* » confie-t-il.

Riches de ses expériences et d'une plume affûtée, il est devenu le maître du polar français. Avec plus d'un million de lecteurs, Olivier Norek ne se contente pourtant pas d'écrire des romans policiers. Chez lui, l'enquête n'est parfois qu'un prétexte pour explorer des thèmes profonds et actuels. Que ce soit pour traiter de l'immigration dans son roman *Entre deux mondes*, ou encore de l'écologie dans *Impact*, l'auteur n'a qu'un souhait : « *raconter des histoires* ». Le genre vient après. Ce qui compte, c'est le message, la trace laissée une fois la dernière page tournée.

Les Guerriers de l'hiver, est paru en 2024 aux éditions Michel Lafond. C'est un livre sur l'héritage, la transmission et la résilience. « *Cette intrigue qui semble très lointaine, en fin de compte, elle parle aussi de ma propre histoire* », dit-il, soulignant l'interconnexion des histoires humaines à travers le temps et l'espace. Avec cette œuvre, Norek quitte le polar classique et surprend les lecteurs. Ce roman historique s'ancre dans un conflit méconnu : la guerre d'hiver entre la Finlande et l'URSS en 1939. En découvrant cette page oubliée de l'Histoire, il fait un parallèle troublant avec le présent. C'est en entendant les menaces nucléaires de Poutine après l'invasion de l'Ukraine qu'il s'est plongé dans les origines des guerres, et qu'il a ainsi

découvert ce chapitre stratégique.

Pour rendre justice à cette guerre, Norek, qui se définit comme « *littéraire de terrain* », ne se contente pas de recherches documentaires. Il part trois mois vivre en Finlande, rencontre les habitants, s'immerge dans leur quotidien. « *Je me suis mis dans la peau des personnages, j'ai pris leur place pour connaître les conditions, les odeurs, les paysages, les sensations.* » Cette expérience de terrain n'est pas nouvelle. Il dit ne pouvoir écrire sans « *vivre [son] aventure* ».

De plus, il exprime aussi son admiration pour une mentalité bien particulière : le *Sisu*. Ce terme, intraductible en français désigne un mode de vie assez méconnu dans nos sociétés occidentales. « *C'est quelque chose qui va permettre à un pays, à une nation d'être assemblée, d'être en union* », explique-t-il. À travers cette notion, Olivier Norek prend à cœur de contribuer au changement des mentalités.

Si Norek écrit, c'est pour exister. « *Très rapidement, j'ai compris que je ne m'aimais pas beaucoup et que j'avais besoin du regard de l'autre pour m'aimer* », confie-t-il. Cette quête d'approbation et de reconnaissance est un moteur puissant de son écriture. Finalement, son rêve de jeunesse, celui de devenir musicien, n'est jamais loin. Pour accompagner *Les Guerriers de l'hiver*, l'écrivain conseille *Golden Age* de Woodkid qu'en écoutant « *t'as envie de conquérir le monde, de tout casser ou de tout aimer* ».

Et si un jour le roman devait être adapté au cinéma ? Il suggère en riant que le personnage de Simo, héros de guerre dont il a fait le personnage principal des *Guerriers de l'hiver* serait certainement joué par un acteur « *d'1m52, blond, avec les yeux bleus [...] une tête un peu ronde, une tête un peu gentille* », comme Anthony Bajon. Il tempère cependant en rappelant : « *Ce n'est pas moi qui fais le casting* ».

En enquêtant sur le réel, Olivier Norek façonne des histoires qui dépassent le simple polar. Entre engagement et fiction, son écriture laisse une empreinte indélébile, comme une enquête qui ne demande qu'à être résolue.

Rencontre le Vendredi 28 mars 16h30 Sciences Po

Jean-François Colosimo, du religieux au politique

Par Gabriel MOURADIAN & David HAHN



De la quête spirituelle à l'engagement intellectuel et politique

Difficile de résumer la vie de Jean-François Colosimo en quelques lignes. Philosophe, documentariste, essayiste, enseignant, spécialiste des religions et éditeur, Jean-François Colosimo est un peu l'union de tout cela. Un homme de transmission, habité par un intérêt profond pour le lien entre religion et politique. Une vie en deux tracés qui se

croisent et s'entrelacent, entre pensée et action, silence et parole, foi et engagement.

D'abord, il y a la philosophie, à Aix puis à Paris, à la Sorbonne. Jean-François Colosimo s'immerge dans la métaphysique, la philosophie fondamentale à travers les grands textes du passé. Mais celui qui affirme croire à la transmission a aussi foi en l'expérience directe, en l'action. Alors il part. Loin, passant six ans hors de France, de 1982 à 1988, vivant avec les moines du mont Athos, étudiant la théologie byzantine au monastère du Sinai, vaguant de Thessalonique à Jérusalem, de la Syrie à la Turquie,

avant d'atterrir à l'Institut Saint-Vladimir aux États-Unis. Son goût pour l'étude théologique ne va alors pas de soi à une époque où le fait religieux n'intéresse plus. C'est pourtant sur ce territoire délaissé qu'il bâtit son œuvre.

Jean-François Colosimo rentre en France à l'âge de 28 ans avec une maîtrise de philosophie et un doctorat de théologie en poche. Il comprend qu'il est temps de travailler et c'est alors que « *miraculeusement* », dit-il, on lui propose d'œuvrer dans l'édition. En parallèle, il accepte une chaire d'enseignant à l'Institut Saint-Serge à Paris, seul institut de théologie orthodoxe libre du monde à la fin du XX^{ème} siècle.

Puis vient enfin l'écriture, tardivement. Le déclic ? Le 11 septembre 2001. Les Français sont alors stupéfaits de voir les Américains courir vers les églises et les temples, eux qui incarnaient pourtant le futur d'une Europe prétendument émancipée de toute religion. Ce retour au religieux ne l'étonne pas. Car pour lui, « *derrière chaque culture, il y a un culte* ». Une structure invisible du politique qui façonne l'inconscient collectif.

Son travail amène Jean-François Colosimo à écrire sur l'Iran, les

États-Unis, la Russie, les chrétiens d'Orient, la Turquie et l'Ukraine. De tout cela émergent deux grandes synthèses : *Aveuglements*, livre dans lequel il interroge le lien entre guerre et religion, et son dernier essai, *Occident, ennemi mondial n°1*, où il scrute le retour des empires disparus.

Mais s'il y a une joie qui surpasse l'édition, l'écriture et le cinéma, c'est bien celle de l'enseignement. « *Transmettre, c'est être un maillon dans la chaîne du savoir, une perpétuation du vivant.* », affirme le philosophe. Contrairement au livre où l'on se dit toujours qu'on aurait pu mieux faire, l'enseignement est pour lui un échange, une altérité qui transforme.

À l'écoute de ses maîtres – Pierre Boutang, Georges Steiner, Régis Debray, le rabbin Adin Steinsaltz, Karenine Ier pour ne citer qu'eux – Jean-François Colosimo sait que l'apprentissage est un chemin sans fin. « *C'est parce qu'on accepte d'avoir des maîtres qu'on grandit* », affirme-t-il. Mais ce sont les anonymes qui le bouleversent : les moines rencontrés lors de ses nombreux voyages au Sinaï ou sur le mont Athos. Ces « *pilliers de l'humanité* » qui vont au bout d'une aventure spirituelle qu'on ne peut trouver dans les grandes villes ou dans l'agitation du voyage. « *Eux sont les vrais voyageurs.* »

Face à l'écèlement du monde, Colosimo s'inquiète. Il voit « *le retour des guerres sans fin, de la violence sacrée* ». « *Nous pensions que la mondialisation unifierait le monde, elle l'a fragmenté* », analyse-t-il, jugeant l'Europe incapable d'agir au-delà des paroles. Pour remédier à cela, il faudrait « *réinventer notre capacité de sacrifice, pour ce qu'il y a de plus grand que nous* ».

Ses convictions ne se restreignent pas au domaine de l'écriture. Jean-François Colosimo a toujours tenu à se positionner en faveur de ceux que l'on oublie. Son engagement auprès des chrétiens d'Orient témoigne son intolérance à l'injustice. Ceux qui viennent à leur aide dans l'idée de les instrumentaliser le répugnent. Lui a vécu parmi eux, « *je les ai aimés* » dit-il. « *Ces héritiers des civilisations de l'origine* » qu'ils soient arméniens, coptes ou assyriens sont pour lui « *le signe d'un grand malheur pour l'humanité si ils venaient à disparaître* ».

Jean-François Colosimo place pourtant un dernier espoir dans la jeunesse. Elle, au moins, semble résister. Il espère qu'elle refusera de se soumettre à la barbarie et qu'elle restera jusqu'au bout rebelle au mal.

Rencontre le Samedi 29 mars 11h Salle des États de Provence

Patrice Costa, l'écriture au service de la nature

Par Constance HUILIE & Cassandra MEYER



Patrice Costa est un homme qui ne se laisse pas définir en une seule phrase : scientifique, docteur en biogéographie spécialisé en ornithologie, mais aussi grand reporter et écrivain. Dans son dernier ouvrage, *Oiseaux de bonheur*, il entreprend de raconter la biodiversité à travers les récits de quatorze espèces d'oiseaux avec rigueur scientifique et en toute accessibilité.

L'engagement de Patrice Costa envers les enjeux climatiques et écologiques ne date pas d'hier. Dans sa Kabylie natale, le jeune naturaliste courait déjà après les oiseaux, le regard scruté vers le ciel en attendant qu'arrivent les cigognes. Il opte par la suite pour la faculté de sciences où il se spécialise en ornithologie.

Une proposition inattendue va marquer un tournant dans sa carrière, le propulsant dans le monde du journalisme. « *Le rédacteur en chef de L'Est Républicain, c'était un visionnaire ! Il m'a proposé un stage, persuadé que les enjeux climatiques deviendraient centraux dans les années à venir* ».

Patrice Costa ne manque pas de saisir cette opportunité et, quelques jours plus tard, il signe la Une du journal. Depuis, il n'a jamais totalement quitté le monde de la presse. Au fil des années, le journaliste devient grand reporter, parcourant le monde pour couvrir des sujets sur l'environnement : catastrophes naturelles, populations autochtones, impact du nucléaire... Avec un amour qui demeure, celui des oiseaux.

« *Quand on s'intéresse aux oiseaux, on s'intéresse à tout* »

Les *Oiseaux de bonheur*, dont les photographies sont réalisées par son ami Claude Nardin, voit le jour en 2022 sous la forme d'une série de portraits commandée par le groupe de presse EBRA, qui lui consacre une rubrique spéciale sur les grands oiseaux. Face à l'enthousiasme des lecteurs, le journaliste choisit d'aller plus loin en transformant ses articles en une exposition itinérante destinée

à éveiller les consciences, notamment auprès des plus jeunes.

À l'image de nombreux projets de Patrice Costa, l'ouvrage découle ainsi d'un désir de transmettre. « *Dans le milieu scolaire, on remarque que les jeunes sont particulièrement réceptifs lorsqu'on aborde ces sujets. Ils posent des questions pertinentes et réfléchies* », constate-t-il, convaincu que la sensibilisation aux questions climatiques doit commencer dès le plus jeune âge.

Plus que jamais engagé, Patrice Costa a pris, l'année dernière, la tête de l'Institut Européen d'Écologie. Son objectif : faire entendre la voix de la nature auprès du grand public et des décideurs politiques, malgré une prise de conscience qu'il juge encore « *trop timide* ».

En évoquant la fonte des glaces au Spitzberg ou la disparition, en moins de trente ans, de 400 millions d'oiseaux en Europe, il déplore que les enjeux climatiques et de biodiversité soient relégués au second plan par les pouvoirs publics, alors même que les signaux d'alerte se multiplient.

Malgré les pressions, notamment en provenance du monde agricole, Patrice Costa n'a jamais cessé d'alerter sur les pratiques destructrices, défendant une écologie où l'écosystème forme un ensemble qui inclut aussi les humains.

En observant le monde, en cherchant à comprendre les liens entre les êtres vivants, le scientifique et écrivain transmet avec conviction un message simple mais essentiel auprès des nouvelles générations.

Rencontre le Samedi 29 mars 11h Sciences Po

Nathalie Zajde : de la quête psychologique à l'écriture romanesque

Par Cara FABRE, Ahès FABRE & Mattea BEURRIER



Maîtresse de conférence en psychologie à l'Université de Paris VIII, spécialiste des traumatismes psychiques et de l'ethnopsychiatrie, Nathalie Zajde explore aujourd'hui l'écriture romanesque. Avec *La patiente du jeudi*, elle ouvre une nouvelle voie pour partager ses réflexions sur la mémoire intergénérationnelle et l'héritage des traumatismes.

Son allure dynamique et son visage souriant tranchent avec le sérieux des sujets

nourrissant son quotidien et ses ouvrages. Nathalie Zajde, dont le nom de famille est souvent écorché, nous félicite de n'avoir pas failli à l'exercice : « *L'authentique prononciation de mon patronyme est Zaidé [...] Rien que de vous entendre le dire, mes ancêtres doivent être ravis* ». Comme elle le souligne au cours de l'entretien, il existe une signification forte derrière chaque nom, le sien ne faisant pas exception. D'origine polonaise, il signifie « grand-père ». Bien qu'elle n'ait pas connu le sien, son histoire résonne profondément en elle.

Portée par cet héritage familial, dont l'écho vibre encore aujourd'hui dans le cœur de ceux qui n'accèdent qu'aux souvenirs rapportés, elle se destine très jeune à la psychologie clinique et se spécialise rapidement en ethnopsychiatrie. Attentive depuis toujours au monde qui gravite autour d'elle, Nathalie Zajde confie : « *Je me posais des questions quand j'étais enfant, au sujet de ma famille, de mes parents, de leurs parents, [...] je voyais bien qu'il y avait des décalages, qu'ils ne provenaient pas du même monde et qu'il y avait des absents* ». La grande tristesse ressentie, enfant, en écoutant le récit de la déportation de sa grand-mère maternelle l'a marquée, au point qu'elle s'est sentie, plus tard, tenue d'en comprendre le sens.

Nathalie Zajde voulait résoudre des énigmes, celle de son histoire, celle des autres, mais aussi des événements. C'est, selon elle, pour cela que l'on écrit, des ouvrages scientifiques comme des romans. Mettant en lumière, en sa fonction de psychologue, depuis de nombreuses années, la transmission des drames familiaux à travers les générations, l'écriture romanesque lui permet d'en explorer une nouvelle facette.

Le roman comme espace de liberté

À l'occasion de la commémoration des 80 ans de la libération du camp d'Auschwitz, Nathalie Zajde publie ainsi son premier roman, *La patiente du jeudi*, aux éditions de l'Antilope. Une maison d'édition qu'elle dit bien connaître et dont la ligne éditoriale, centrée sur les identités juives, a guidé son choix. Quand elle en parle, on sent tout de suite le profond respect qu'elle porte aux deux fondateurs de

cette petite maison d'édition, Anne-Sophie Dreyfus et Gilles Rozier, et sa joie d'y voir publié son roman : « *quand ils ont accepté mon manuscrit, j'étais aux anges* ».

Ce manuscrit, il faut dire qu'elle y a passé du temps, trouver le juste équilibre entre le fictionnel et les questions brûlantes auxquelles il lui tenait à cœur de répondre n'étant pas une tâche aisée. « *Ecrire un roman, c'est accepter de se laisser posséder par une question. [...] Celle à laquelle je me suis soumise dans ce premier roman est la suivante : comment se transmet le vécu de la Shoah dans les familles des rares survivants ? Comment le génocide des juifs d'Europe durant la Seconde Guerre mondiale peut se manifester chez une jeune femme moderne et indépendante ?* ». Mais au-delà de ces considérations psychologiques, ce roman représente aussi une quête de mémoire historique : « *J'ai puisé dans mes lectures ethnographiques, psychologiques et romanesques qui traitent du monde juif, de l'histoire, de la tradition [...] C'est aussi un livre très documenté* ».

Le roman, c'était un défi, une expérience nouvelle, mais aussi un espace de liberté pour l'écrivaine. Elle qui d'ordinaire sait exactement où elle va, maîtrisant parfaitement son sujet et le déroulé de son écrit, nous raconte s'être cette fois « retrouvée à la merci des exigences de ce personnage de roman ». Un moyen d'explorer des sujets que l'écriture scientifique ne lui permet pas de partager.

Le lecteur découvre, au fil des pages, un phénomène pour beaucoup méconnu : la glossolalie, une faculté étrange à parler soudainement une langue sans jamais l'avoir apprise. « *Pour l'instant, la psychologie, la neuropsychologie, la psychanalyse, la psychiatrie ne savent comment l'expliquer [...] alors, pour en parler j'ai choisi la forme du roman* ». C'est donc par la fiction qu'elle nous raconte ce qui ne s'explique pas, nous en donnant sa propre signification.

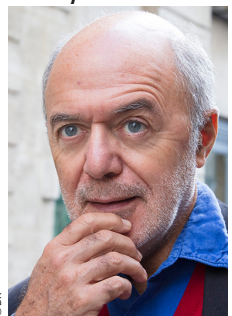
Finalement, écrire un roman n'était pas seulement une envie pour Nathalie Zajde, mais une évidence. Ce qui la frappe, c'est l'absence de romans abordant la Shoah en France, alors même que le pays abrite la troisième plus grande population de survivants juifs. Elle explique : « *Il y a plein d'excellents romans qui ont pour thème la famille recomposée, le deuil, la dépression, les problèmes amoureux... mais un roman qui parle de la transmission transgénérationnelle de la Shoah, je trouvais que cela manquait* ».

Et des sujets encore trop peu explorés à faire découvrir à ses lecteurs, Nathalie Zajde en a encore en tête. Si l'écriture de son premier roman a parfois été ardue, elle ne l'a nullement découragée. Elle nous confie même que sa prochaine histoire pourrait bien nous emmener au cœur du sud de l'Italie.

Rencontre le Samedi 29 mars 14h Sciences Po

Pierre Assouline, à travers les allées du temps

Par Dylan DAUMAS & Elias BARBER



Dans *L'Annonce*, Pierre Assouline, à la fois journaliste, biographe et écrivain, maîtrise à la perfection l'art de l'illusion en entremêlant réalité et fiction.

Peut-on mieux raconter l'Histoire en recourant à la fiction ? C'est la question que posent les œuvres de Pierre Assouline qui slaloment avec adresse entre enquête rigoureuse et liberté créative, alliant archives, mémoire et imagination. La profondeur romanesque apportée à *L'Annonce*, son dernier ouvrage paru ce 13 février dernier, fait de l'Histoire un terrain de fiction et de la fiction un moyen de transmission.

Pierre Assouline a longtemps été biographe avant d'embrasser pleinement la fiction. Il a raconté la vie de figures marquantes, s'immergeant dans leurs existences comme journaliste. Après une quinzaine d'ouvrages, il décide de franchir un cap en écrivant son premier roman, *Lourdes*, en 1984. Progressivement, il intègre dans ses récits ses propres souvenirs et questionnements. Cette transition du réel vers la fiction lui permet d'explorer de nouvelles formes narratives en apportant un écho plus intime aux histoires qu'il souhaite diffuser.

L'Annonce met en lumière ce paradoxe entre la transcription du réel et sa recomposition. Il explore les zones floues de l'Histoire, interroge sur ses non-dits et remet au goût du jour des figures oubliées.

Le roman entremêle souvenirs personnels et événements historiques, tissant un récit intergénérationnel où l'Histoire se fond dans un décor en perpétuelle évolution. La question de savoir s'il s'agit du passé d'un personnage fictif ou de celui de Pierre saute automatiquement aux yeux.

« *L'Histoire ne se répète pas, jamais, nulle part, mais elle bégaye* », affirme Pierre Assouline. À l'occasion du cinquantième anniversaire de la Guerre du Kippour, l'écrivain décide enfin de se consacrer pleinement au livre qu'il « *aurait mis près d'un demi-siècle à ne pas l'écrire* ». Une phrase qui résonne particulièrement lorsque l'on constate les similitudes troublantes entre cette guerre et les conflits actuels. En rendant l'Histoire plus humaine, il invite à une réflexion sur la mémoire collective et la façon dont les sociétés se construisent, ou se détruisent, en se nourrissant de leur passé.

Dans *L'Annonce*, Pierre Assouline interroge également notre rapport à la mémoire et à l'engagement. « *Un écrivain ne comprend ce qui lui arrive que s'il l'écrit* ». L'auteur souligne

ainsi l'importance du processus littéraire comme outil de compréhension du monde. Écrire est une manière de prolonger l'enquête journalistique sous une autre forme. Le romancier bénéficie en effet d'une liberté que le journaliste et biographe ne peuvent s'octroyer.

Pierre Assouline consacre aussi son énergie à transmettre. Professeur à Sciences Po, il veut guider les nouvelles générations vers une meilleure compréhension du monde et de sa complexité. « *À quoi bon accumuler des expériences si je ne les transmets pas ?* » Un rôle de passeur que l'écrivain endosse aussi à l'Académie Goncourt, où il contribue à mettre en lumière de nouveaux talents, exerçant une influence sur la scène littéraire contemporaine.

À travers ses récits qui recomposent le passé pour éclairer le présent, Pierre Assouline réinvente l'Histoire sans la trahir, investissant la vérité de la fiction qui peut s'avérer aussi puissante que les faits eux-mêmes.

Rencontre le Samedi 29 mars 14h Sciences Po

Ruben Barrouk, un passeur de mémoire

Par Justine FENECH & Melinda KEDAR



© Prascal Ito

Avec *Tout le bruit du Guéliz*, Ruben Barrouk explore la mémoire et l'exil à travers l'histoire de sa famille séfaraïte. Dans ce premier roman, il interroge la transmission, le déracinement et la persistance des souvenirs, entre passé et présent.

C'est au cœur du silence du Mellah, l'ancien quartier juif de Marrakech, que Paulette, la grand-mère de Ruben Barrouk, entend un murmure diffus, une vibration ancrée dans

les murs vides et la mémoire des exilés. Paulette a fait le choix de rester quand tant d'autres sont partis. L'héroïne de *Tout le bruit du Guéliz*, roman publié chez Albin Michel en 2024, est la voix d'un monde qui peu à peu tend à s'effacer. « *Elle veille sur cette histoire et la préserve* », explique son petit-fils qui s'est à son tour arrêté pour écouter ce bruit, suivre les traces de sa famille séfaraïte et prolonger cette histoire par les mots.

Avec ce tout premier roman, l'auteur franco-marocain de 27 ans exhume les voix enfouies des absents, en mémoire de ces lieux devenus silencieux, où la vie résonnait autrefois de toute part. « *J'ai compris que j'avais un héritage culturel et que j'avais le choix de l'accepter ou de le refuser* », nous confie-t-il. C'est ce voyage à travers ce legs qu'il a voulu conter. Au fil de son errance dans la ville rouge, il tente de reconstituer la mémoire d'une

communauté presque disparue et d'un monde en train de s'effacer.

Une mémoire « sédimentaire »

La mémoire, chez Ruben Barrouk, se révèle être une matière vivante qui obsède. Elle colle à la peau et imprègne de son odeur du passé les paysages. Partout, elle s'accroche aux noms que l'Histoire voudrait effacer. Elle est ce socle ou ce poids contre quoi ses personnages et lui-même ne cessent de lutter. « *L'oubli intervient comme une force primordiale, toute-puissante, contre laquelle il est seulement possible de résister* », explique l'écrivain.

Sculptant des phrases brutes, le plus jeune prétendant au Prix Goncourt fait de la langue un territoire à part entière, porté par des influences littéraires qui façonnent sa plume. De Kafka, il conserve le vertige de l'identité mouvante. De Nabokov, le goût des exils. De Duras, la puissance des silences. « *L'écriture est un exercice de purification, à tous les niveaux. Elle me donne un sentiment de paix.* »

Par-delà l'introspection cathartique, *Tout le bruit du Guéliz* est un passage. Son propos résonne chez celles et ceux qui ont connu le déracinement. « *Chacun semble expérimenter la même nostalgie et entendre le même bruit – qu'ils viennent d'Égypte, d'Algérie, de Tunisie ou même d'Europe de l'Est.* », constate Ruben Barrouk.

Un bruit venu du passé, qui s'entremêle au présent, et poursuit le lecteur comme un souvenir.

Rencontre le Samedi 29 mars 14h Salle des États de Provence

Jean-Baptiste Del Amo

Quand l'horreur s'invite dans la littérature Blanche de Gallimard

Par Amélia GALLAND & Sacha PARAÏSO



© SG

Écrivain, photographe, cinéaste, militant... Jean-Baptiste Del Amo ne cesse d'explorer la condition humaine, oscillant entre contemplation et brutalité. Avec son nouveau roman, intitulé *La Nuit Ravagée*, il s'impose comme le pionnier de l'horreur dans la collection Blanche de Gallimard.

« *J'essaie plutôt d'écrire des textes qui donnent à vivre une expérience esthétique et émotionnelle* », explique Jean-Baptiste Del Amo qui, au fil des mots, plonge son

lecteur dans une écriture contemplative, ou « *du regard* », comme

il la nomme. Plus qu'un exercice de style, ce « *geste poétique* » est une approche sensorielle. « *Il est difficile de parler de vérité en littérature, parce que tout n'est que mensonge et fabrication. Plutôt, j'aime parler d'une forme d'honnêteté* », affirme-t-il. Loin de l'apaisement, le romancier pousse cette quête d'authenticité jusqu'à l'inconfort : « *Tous mes textes sont proches de moi à un certain degré. Ce ne sont que des fictions qui sont transformées, déguisées, maquillées... Mais au fond, ce sont mes obsessions, ma sensibilité et mes peurs* ». Le corps et la mort, la figure paternelle et les cycles d'oppression, la transmission familiale... ces obsessions sont nombreuses. Depuis *Une éducation libertine* jusqu'à *Le fils de l'homme*, chacun des livres de Del Amo creuse

une même fissure, une faille intime explorée sans relâche. Avec *La Nuit ravagée*, paru en mars 2025, une nouvelle brèche s'ouvre : celle de l'horreur.

De la blancheur à la noirceur

Gallimard n'avait encore jamais publié de roman d'horreur dans sa très prestigieuse collection Blanche. Il fallait un auteur comme Jean-Baptiste Del Amo, fin connaisseur et grand amateur du cinéma de genre, pour tenter l'expérience. *La Nuit Ravagée* se déroule dans une petite bourgade en périphérie de Toulouse, où un groupe d'adolescents fait la découverte d'une bâtisse quelque peu spéciale. Étant lui-même originaire de la ville rose, l'écrivain livre ici une partie de lui : « J'ai vraiment puisé dans mon adolescence et le milieu social dans lequel j'ai grandi. Bien que ce soit par certains aspects mon texte le plus fictionnel, car dans l'horreur, il y a des éléments très loin du réalisme, c'est probablement celui dans lequel j'ai mis le plus de ma propre vie » nous confie-t-il, avec fierté. Ce dernier en tant qu'homosexuel, s'est très tôt heurté aux injonctions masculinistes prônées par un père taiseux : « soit on se construit comme lui, soit on se construit contre lui ».

Alors, cette œuvre marque un tournant, sans pour autant être une rupture : *La Nuit ravagée* dialogue avec la même noirceur qui traverse l'ensemble des ouvrages de Del Amo. En évoquant *Règne Animal*, il révèle : « C'est un texte qui m'a fait comprendre qu'écrire, ce n'est pas suffisant. En ayant découvert ce que j'avais découvert en préparant ce roman, souvent décrit comme animaliste, je ne pouvais pas me contenter de l'écrire puis de passer à autre chose ». Cette obscurité prend donc racine dans notre brutale réalité, celle qui nourrit l'engagement de l'auteur.

Bien que ses textes soient sans conteste politiques, le romancier n'envisage toutefois pas la littérature comme un outil capable de changer le monde. « Je vois le monde tel qu'il va et je comprends bien que le rôle de l'écrivain est minime » explique-t-il, mettant un point d'honneur à séparer sa profession de son militantisme « si l'on parle de ce qui pourrait faire bouger les choses, je crois que c'est l'action directe et le militantisme, bien plus que la littérature ». Si l'écriture ne peut changer le monde, elle peut en revanche le hanter.

Rencontre le Samedi 29 mars 15h Salle des États de Provence

Jean-Noël Pancrazi, écrire pour se souvenir et transmettre

Par Iliana BENLAKHLEF & Kélia LACOUR



©Francesca Marboani - éditions Gallimard

À 75 ans, Jean-Noël Pancrazi incarne un auteur humble et humaniste. Ses ouvrages nous entraînent dans un voyage intime, mêlant moments de vie marqués par la douleur, la dureté d'un monde inégalitaire mais aussi par la sagesse et l'espoir de jours meilleurs. Ses écrits allient la dureté du vécu à la beauté des mots. Son dernier ouvrage, *Quand s'arrêtent les larmes*, paru le 13 mars 2025 aux éditions Gallimard, rend hommage à sa sœur atteinte d'un cancer.

Un texte qui plonge le lecteur dans un voyage entre souvenirs familiaux et combat douloureux d'une femme forte dont l'écrivain admire le courage : « elle n'a pas pleuré une seule seconde ». Une immersion intime où la mémoire et l'amour tentent de défier l'épreuve du temps.

La naissance d'une vocation littéraire

« Je suis un enfant du sud, du grand sud ». Né en Algérie dans un contexte marqué par la guerre et installé à Perpignan après l'indépendance, région d'origine de sa mère, Jean-Noël Pancrazi évoque une enfance marquée par la crainte, des moments et des images difficiles liés aux violences qui ont frappé son village pendant la guerre d'Algérie. « Ce que j'ai ressenti dans l'enfance, je le ressens encore aujourd'hui ». Il garde tout de même un lien profond avec l'Algérie, qui reste « son pays ». Jean-Noël Pancrazi est parti à Paris pour poursuivre des études de lettres où il a passé l'agrégation afin de devenir professeur. Sa vocation pour l'écriture s'est quant à elle manifestée lorsqu'un jour il décide d'entreprendre son premier roman intitulé *La Mémoire Brûlée* publié en 1979, un livre important pour lui marquant le début de sa carrière littéraire. Auteur qui écrit à l'instinct, il n'a pas toujours su trouver les mots justes : « J'ai commencé ce livre sans savoir si je le terminerai ».

Ses ouvrages évoquent des souvenirs et sujets douloureux, quelques fois audacieux, cassant les codes de l'époque mais rendant hommage à ce qui est essentiel pour lui. De son enfance pendant la guerre d'Algérie à la quête de soi, en passant par l'immigration, nombreux sont les thèmes qu'aborde l'écrivain. « C'est capital de parler de sujets comme ça ». Il précise : « Je suis sensible à ce qui se passe dans le monde ». Fervent défenseur des causes qui lui sont chères, l'enfant du sud n'hésite pas à s'aventurer dans des sujets qui sont loin de faire l'unanimité : « J'aime prendre des risques, c'est la moindre des choses » affirme-t-il concernant son roman *Les Quartiers d'hiver* paru à l'aube des années 1990. Un livre qui aborde la question de l'homosexualité à une époque encore réticente à ce sujet, qui a reçu le prix Médicis : « C'est un prix que j'admire énormément avant de l'obtenir », explique Jean-Noël Pancrazi qui a reçu de nombreuses distinctions pour ses ouvrages. Il est aujourd'hui membre du jury du prix Renaudot et chevalier de la Légion d'honneur. Ses écrits sont un moyen de témoigner. Jean-Noël Pancrazi exprime sa volonté de retranscrire des vécus justes et authentiques : « J'ai été bouleversé par leur vie, je veux donc être le plus juste possible ». À travers ces mots, Jean-Noël Pancrazi fait référence à ces milliers de réfugiés politiques et victimes de guerre qui viennent en Occident dans l'espoir d'une vie meilleure, auxquels il rend hommage dans *Indétectables* paru en 2014.

Jean-Noël Pancrazi évoque ses autres passions, le voyage et le cinéma, essentielles pour nourrir son écriture et sa sensibilité : « Les grands films que j'ai pu voir ont été tout aussi importants pour moi que les grands livres ». Il cite *120 battements par minute* de Robin Campillo, qui aborde la question de la lutte contre le sida dans les années 1990. Il encourage les passionnés à poursuivre leur quête et à ceux qui le souhaitent, à se lancer dans l'écriture, « un espace immense de liberté ».

Rencontre le Samedi 29 mars 15h Salle des États de Provence

Thibault de Montaigu : écrire pour mieux se connaître

Par Corentin CASAUBON & Ruben DE GREGORIO



© Marie Rouge

« On est influencés par des aïeux que l'on n'a jamais rencontrés ». C'est le constat que l'on pourrait faire après la lecture de *Cœur*, dernier roman de Thibault de Montaigu paru en 2024. Cet ouvrage plonge le lecteur dans la description des mécanismes familiaux qui agissent au plus profond de l'écrivain, et des membres de sa famille. Une lignée qu'il découvre grâce à un travail d'investigation, à travers drames familiaux et mystères historiques, pour mettre à nu la transmission d'un héritage lourd et omniprésent.

Au début de l'œuvre, le père de l'écrivain, alors mourant, lui demande d'écrire sur son arrière-grand-père Louis. Ce dernier fut un capitaine des hussards, mort tragiquement lors de l'ultime charge de cavalerie de l'histoire française au tout début de la Première Guerre mondiale. Thibault de Montaigu se plonge alors dans les archives de sa famille paternelle afin d'exaucer le dernier souhait de son père, bien qu'il y fût réticent de prime abord : « j'étais vraiment peu enthousiaste à l'idée de me lancer dans cette histoire ».

En menant cette enquête, Thibault de Montaigu se heurte aux destins tragiques de ces aïeux, qui feraient presque croire à une malédiction familiale. L'écrivain raconte alors la prise de conscience de la répétition et de la transmission de mécanismes qui influencent les destinées individuelles. « Plus j'avancais, plus je me rendais compte que j'écrivais sur mon père, et peut-être sur moi aussi ». La littérature se révèle alors le moyen de mettre enfin des mots sur cette psycho-généalogie qui touche sa famille paternelle.

De la non-fiction narrative

Thibault de Montaigu tient à souligner l'importance du réel dans ses livres et récuse totalement l'appellation de roman pour *Cœur*,

bien qu'il décrive cette œuvre comme un récit raconté de manière romanesque. Chaque élément qui le nourrit, découvertes et témoignages, est le fruit d'une investigation et se base sur une recherche documentaire rigoureuse : « il n'y a pas d'invention, tout part du réel ». L'écrivain met en œuvre de cette manière un style à la croisée de l'intime, du reportage, du témoignage qu'il décrit comme très contemporain.

Au cœur de son livre, le panache semble se faufiler comme un trait commun aux membres de sa famille. « C'est une manière de vivre littéralement la vie » avance-t-il. Une qualité paradoxale comme il le souligne dans son ouvrage quand il commente dans son livre la chute tragique à cheval qui va pousser son arrière-grand-père Louis à quitter l'armée. « Voilà où mène le panache ». Un caractère qu'il décrit comme presque chevaleresque face à la destinée, un courage teinté de vanité face à l'existence qui peut se révéler tragique.

L'inscription dans une lignée littéraire et la reconnaissance

Pour comprendre Thibault de Montaigu, il faut aussi s'intéresser à la lignée maternelle qui en fait un descendant des Gallimard. Ce nom a pour lui, longtemps été une source de pression : « Je me suis mis moi-même cette pression d'essayer d'être à la hauteur de cette lignée ». Cette descendance a néanmoins produit une exigence envers lui-même et une volonté de réussir sans être réduit à un statut. « C'est vraiment un moteur pour me dire : il faut que tu sois irrécusable sur tes livres ». L'écrivain n'a jamais souhaité être édité chez Gallimard pour ne pas se reposer sur ce nom. Un choix qui l'a amené à se retrouver en finale de prix littéraire contre des œuvres éditées chez Gallimard. La plume de Thibault de Montaigu a en effet trouvé une reconnaissance dans la littérature française, à travers *La Grâce* qui a reçu le prix flore en 2020, puis *Cœur*, vainqueur du prix interallié 2024. Une reconnaissance qui lui donne la certitude d'avoir trouvé sa voie.

Rencontre le Samedi 29 mars 16h Sciences Po

Miguel Bonnefoy : itinéraire d'une plume nomade

Par Lilou PAILLARD et Estelle BOUCHART



© Aurélie Lamachère - Lectra - Maison Deyrolle

« Je me suis retrouvé à être ballotté de culture en culture, de tradition en tradition, de langue en langue, en essayant à chaque fois de m'adapter à la situation tel un caméléon ». L'écrivain franco-vénézuélien Miguel Bonnefoy revient sur son enfance nomade. Il hérite, dès son plus jeune âge, d'un métissage culturel lié à la carrière diplomatique de sa mère.

De la découverte des plages tropicales vénézuéliennes de Cata, en passant par l'exploration de Santiago de Chili, terre d'origine de son père, à ses premiers émois d'adolescent fougueux à Lisbonne, ces événements façonnent l'écrivain qu'il est aujourd'hui. Antonio et Ana Maria, ses grands-parents et figures centrales du livre *Le Rêve du jaguar*, publié en août 2024 et récompensé à deux reprises, ont été la boussole intérieure de l'auteur. Pourtant, Miguel Bonnefoy ne les a pas connus et c'est à travers une immersion profonde dans leurs mémoires qu'il tisse son œuvre, façonnée par l'empreinte indélébile de leur histoire. « Ils étaient une inspiration alors que j'étais un navire perdu dans une tempête » raconte le romancier d'une voix chargée d'émotion.

Dans sa sinieuse quête de repères, Miguel Bonnefoy trouve rapidement refuge dans la littérature, mais aussi dans le sport, en particulier le football. « Cette amitié, cette espèce de fraternité, cette guerre onirique et épique qui se joue sur un petit terrain avec

deux tee-shirts pour faire les buts, ça a été pour moi essentiel ». Ce double ancrage devient le pilier d'identité fragmentée. Pour son odyssée littéraire, il puise dans des influences latino-américaines, africaines, françaises, italiennes et portugaises, notamment celle du poète Fernando Pessoa. Il y trouve des havres où déposer ses blessures secrètes et ses inquiétudes. Des parts d'ombre s'y mêlent à des éclats de lumière, à des passions et à des outrances.

La question d'un engagement politique dans son œuvre tiraille au quotidien Miguel Bonnefoy :

« Est-ce que le poète a le droit de ne pas parler de politique dans un monde qui s'effondre ? » s'interroge-t-il à l'image de Victor Hugo dans la préface de *Feuilles d'automne*. Une œuvre qui insuffla à Miguel Bonnefoy un ordre d'idées dans ce tumulte de questionnements.

L'écrivain affirme « Je pense en effet que la littérature qui ne se mêle pas tant de politique finit par ne pas sombrer dans les flots du temps ».

Si l'engagement n'est pas frontal, chaque mot est néanmoins choisi avec soin. L'auteur ne laisse rien au hasard : l'usage du terme « étatsunien », par exemple, est préféré à « américain », révélant une volonté de distinction et un symbole de ses contradictions. Face à une vision du monde marquée par des tensions idéologiques et culturelles, Miguel Bonnefoy souhaite mettre en avant la pluralité du continent face à l'hégémonie étatsunienne et rappelle : « América no es un país, es un continente » (L'Amérique n'est pas un pays, c'est un continent en espagnol) célèbre slogan des

mouvements anti-impérialistes en Amérique Latine depuis plus d'un siècle.

Quand on demande à Miguel Bonnefoy de citer un artiste inspirant, il parle de Calle 13, pour qui, il rêverait d'écrire un texte. Comme l'écrivain, Calle 13 a erré avant de trouver sa voix. Du

rap au reggaeton, puis le choc du voyage : la misère, l'injustice, l'impérialisme. Il brûle son passeport étatsunien, politise sa plume et transforme ses albums en littérature engagée. Deux artistes, un même exil, une même lutte, le voyage comme identité.

Rencontre le samedi 29 mars 16h Amphithéâtre de La Manufacture

Olivier Truchot : Vingt ans de Grandes Gueules

Par Clara LAVERGNE & KENZA LARICHE



© DR

Olivier Truchot est une figure incontournable du paysage radiophonique français. Journaliste et animateur, il présente depuis plus de vingt ans avec Alain Marschall Les Grandes Gueules sur RMC. Une émission qui donne la parole aux Français et confronte les points de vue sur l'actualité.

C'est dès l'adolescence qu'Olivier Truchot ressent un attrait pour l'actualité. « Vers 18 ans, j'ai commencé à me dire que

j'avais envie d'être journaliste. J'aimais beaucoup l'actualité, les journaux... » confie-t-il.

Son aventure radiophonique débute véritablement à RMC au début des années 2000, à une époque où la station cherche à se réinventer sous l'impulsion d'Alain Weill.

Dans les couloirs de la radio, il fait connaissance avec Alain Marschall, avec qui il forme un duo indissociable. « On s'est rencontrés et on s'est bien entendus, on a eu envie de travailler ensemble. » Une alchimie qui dure depuis plus de vingt ans : « Ça paraît dingue, mais on ne s'est jamais engueulés. »

Après 20 ans d'émission Olivier Truchot et Alain Marschall décident d'écrire un livre ensemble : *Les Grandes Gueules, 20 ans de succès*.

Il ne se considère pas comme écrivain « moi je ne suis pas vraiment un écrivain », ils ont été aidés par Michel Taubmann pour la rédaction du livre. C'est en parallèle de cette émission, qu'il se prête à l'exercice de l'écriture avec *Les Grandes Gueules, 20 ans de succès*, un ouvrage qui revient sur les coulisses de l'émission. Les événements marquants, sont racontés simplement pour que les lecteurs puissent retrouver ce qu'il s'est passé dans l'émission.

Les Grandes Gueules, lancée en 2004, repose sur un principe simple mais puissant : donner la parole aux Français et créer un espace de confrontation des idées.

« On voulait faire débattre des Français comme une sorte de forum, avec des gens qui ne se seraient pas forcément rencontrés

autrement », explique-t-il.

Le succès du programme repose, selon l'animateur, sur son authenticité : « on ne triche pas. Les Grandes Gueules disent vraiment ce qu'elles pensent. » Cette spontanéité attire un large public, qui se reconnaît dans les débats et les personnalités qui les animent. C'est ce ton que l'on retrouve dans le livre.

Une information engagée, sans illusion sur la neutralité

Contrairement à certains journalistes qui prônent une stricte objectivité, Olivier Truchot assume une vision plus réaliste du métier. « La neutralité n'existe pas. L'information, ce n'est pas mathématique. Quand on décide de traiter une information plutôt qu'une autre, on fait déjà un choix. » Pour lui, l'essentiel est de rester honnête et d'appuyer ses analyses sur des faits solides.

Cette approche du journalisme, fondée sur l'honnêteté et l'analyse des faits, prend alors tout son sens lorsqu'il se retrouve confronté à des événements intenses.

Parmi les moments les plus marquants de sa carrière, Olivier Truchot cite sans hésiter l'attentat de Charlie Hebdo en janvier 2015. « On était à l'antenne quand on apprend que les frères Kouachi ont attaqué Charlie Hebdo. On a basculé en édition spéciale et on a suivi la traque en direct. » L'émission a alors pris une dimension historique, notamment lorsque sont entendus en direct les tirs des policiers lors de l'assaut final.

Pour Olivier Truchot, l'important est que Les Grandes Gueules continuent d'exister, quel que soit leur format.

Sa participation au Festival des Écrivains du Sud à Aix-en-Provence s'inscrit dans cette volonté de partager et d'échanger avec le public.

Convaincu que l'actualité concerne tout le monde, il veut adresser un message, en particulier aux plus jeunes : « Beaucoup me disent qu'ils ont découvert la politique et l'actualité grâce à notre émission. Ça fait vraiment plaisir. On essaie de montrer que la politique, ça nous concerne tous. »

Rencontre le Samedi 29 mars 17h Sciences Po

Alain Marschall, la voix des débats électriques

Par SEÏFAN BENFIALA & LUCA CRUDU



© DR

Alain Marschall fait partie de ces journalistes dont les auditeurs et les téléspectateurs sont familiers. Direct, énergique, passionné par l'actualité, il s'est imposé comme l'un des visages du débat en France. Pourtant, son parcours n'avait rien d'évident.

Dès l'adolescence, Alain Marschall se passionne pour l'information. Chez lui, la radio, les journaux et magazines sont omniprésents, et il se laisse captiver par ces

voix qui racontent l'actualité sportive, les faits divers et le monde dans lequel on évolue. « Moi, j'ai toujours rêvé d'être journaliste », confie-t-il. Mais le chemin est loin d'être tracé. Élève « moyen » d'après ses dires, il décroche son bac sans éclat et tente une année universitaire qui ne le convainc pas. « J'ai fait une année de fac merdique », dit-il sans détour.

C'est finalement un heureux hasard qui le mène vers le journalisme. Son père parle de lui à un ami dirigeant Radio Baie des Anges à Nice. Il y fait ses premiers pas. « Je ne savais pas faire de radio ni rien », se souvient-il. Pourtant, une fois dans le studio, Alain Marschall se prend au jeu. L'apprenti journaliste écoute, apprend, enregistre. Peu à peu, ce passionné de l'OGC Nice se forge une expérience sur le terrain, sans avoir besoin de passer par une école de journalisme.

Une ascension fulgurante

De rencontres en opportunités, Alain Marschall grimpe les échelons. Il rejoint en 1988 la radio de RMC où il reste quatre ans. Par la suite, le natif de Nice s'essaye à la télévision en proposant des pages à TF1.

Toutefois, il ne délaisse pas la radio et travaille quelques années pour RFI, avant de revenir chez RMC en 2001. Trois ans plus tard commence l'aventure des Grandes Gueules, une émission qui marque son parcours et s'inscrit durablement dans le paysage médiatique français : « *C'est une émission de radio et télévision qui a 20 ans, c'est déjà inespéré. [...] Nous allons faire en sorte que les 20 ans soient un rebond, et de se dire c'est une belle page qui vient d'être écrite.* »

À partir de 2008, Alain Marschall diversifie ses activités en rejoignant BFM TV. Avec son compère, Olivier Truchot, il anime « 19h Marschall Truchot », un programme interactif permettant aux téléspectateurs de réagir en direct à l'actualité. Cela renforce sa proximité avec le public et confirme son goût pour le débat d'idées. C'est cette aventure qui lui fait définitivement prendre

goût pour le direct à la télévision, un plaisir qui ne le quittera pas.

« *Les opportunités s'offrent à nous et il faut les saisir afin de voir si elles sont intéressantes* », souligne l'animateur des Grandes Gueules. C'est celle offerte par la maison d'édition L'Archipel, de raconter les coulisses de leur émission à succès, qu'ont saisie Marschall et Truchot. Un premier livre paraît en 2018 et les deux compères récidivent en 2024 avec un second volume à l'occasion des 20 ans de l'émission. Un format écrit qui a un rôle à jouer pour le journaliste de télévision : « *Je milite toujours pour qu'on attache toujours de l'importance à l'écrit, au poids des mots, aux tournures de phrases, à la syntaxe, parce que ça pousse à réfléchir, à s'arrêter et à se concentrer* ».

Rencontre le Samedi 29 mars 17h Ssciences Po

Maryse Burgot, au cœur du reportage

Par Claire PASCO & Ymène TOUATI



©Céline Nieszwor - Lexx tra - Editions Fayard

Maryse Burgot sillonne le globe depuis plus de trente ans pour informer sur les grands bouleversements de notre monde. Dans *Loin de chez moi, grand reporter et fille de paysans*, elle partage cette vie de femme engagée, aux racines solidement ancrées.

« *Je ne suis sûre de rien, mais je suis sûre de la grande utilité de notre métier, de l'absolue nécessité d'avoir des journalistes qui couvrent les terrains difficiles.* »

Maryse Burgot grandit loin du monde médiatique, dans un environnement où rien ne la prédestine au métier de journaliste. Et pourtant très tôt, cette envie naît en lisant le journal local *Ouest France*. « *Je me suis dit, j'aimerais bien un jour pouvoir écrire* », confie-t-elle. Cette aspiration ne la quitte jamais, la conduit vers une carrière de grand reporter. En plus d'être un métier pour elle, le journalisme est un combat, une nécessité. « *C'est un engagement qui n'est pas terminé. Je suis spécialisée dans les zones de conflits, et il y en a de plus en plus* ».

Son quotidien est de ceux que l'on peine à imaginer. Dans *Loin de chez moi, grand reporter et fille de paysans* qui paraît le 16 octobre 2024, aux éditions Fayard, elle raconte cette vie, qui l'a menée des plages indonésiennes ravagées par le tsunami, au palais de l'Élysée, du Bagdad des années 2000, à une bicoque du Donbass. Une existence faite de départs et de retours, de décalages, horaires et culturels, d'intenses moments de famille et de travail. La vie d'une grand reporter.

Au travail, les semaines s'enchaînent, pleines de rencontres, de recherches, de moments capturés et travaillés en format de quelques minutes pour le public.

Une réalité dont s'accommode la journaliste : « *J'aime bien cet exercice qui consiste à synthétiser et à ne garder que le plus important, le plus précieux* ».

Dans son livre, la reporter prend cette fois le temps de revenir sur des épisodes choisis de sa carrière.

Le texte est rédigé dans un style clair, concis, presque haletant, conséquence probable, selon l'autrice, de son habitude d'une « *écriture télé* ». Cela permet de ressentir un fragment de la vie de Maryse Burgot, qui raconte, avec amusement, écrire « *dans les bus, les taxis, sur les vélos, motos, n'importe où, et dans toutes les postures possibles et imaginables* ».

Elle y raconte également ces instants d'humanité qui émergent même au cœur du chaos. « *Quand je suis sur une zone de guerre, il m'arrive presque systématiquement de tomber sur une histoire ou de croiser quelqu'un qui va me faire penser qu'on peut ne pas désespérer* ».

La rencontre avec une femme ayant caché un soldat ukrainien blessé, lors d'un reportage dans le Donbass la marque. « *Toute ma vie, je m'en souviendrai. C'est un de mes plus grands souvenirs de reportage, et il n'y avait pas de bombes, ce jour-là* ». Avant de poursuivre : « *D'avoir consacré un peu de mon livre à cette femme, c'est très précieux pour moi* ». À côté des duretés, elle trouve aussi l'espoir, qui rappelle que, même en temps de guerre, la résilience et la solidarité existent.

La journaliste n'en a pas assez de cette vie extraordinaire, et elle insiste : « *J'ai envie de continuer à être reporter* ». Plus que jamais, elle croit en la nécessité de son métier : « *Je pense que nous avons un grand rôle à jouer pour la démocratie. Ce ne sont pas de vains mots. Et j'ai cette conviction-là chevillée au corps, et au cœur* ». Maryse Burgot n'en a donc pas fini de raconter le monde.